

SUZY BEN

LE POIDS DE L'AMOUR

*L'amour parfois lourd à porter, mais
toujours plus fort que tout*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526641

Dépôt légal : mars 2026

Ce livre est pour toi, papa.

Là où tu es...

Pour vous, mes parents.

*Et pour la vie, qui m'a appris qu'après chaque tempête,
il y a toujours une éclaircie.*

Préface

« L'enfant du hasard et du miracle »

Je suis arrivée par surprise. Pas prévue, pas calculée.

Un petit accident, comme on dit souvent pour rire dans les familles.

Mais moi, je crois que j'étais surtout un cadeau.

La dernière d'une fratrie déjà bien construite, arrivée dix-huit ans après ma sœur et quatorze après mon frère.

Autant dire que j'étais la petite poupée, la chouchoute, le rayon de soleil qu'on promène partout.

J'ai grandi dans un cocon d'amour.

Des parents portugais, venus en France pour offrir mieux à leurs enfants et qui, malgré leurs mains usées par le travail, avaient toujours le sourire et cette fierté tranquille de ceux qui donnent tout sans jamais se plaindre.

Ma mère était femme de ménage, mon père maçon.

Et pourtant, j'ai eu tout ce qu'on pouvait rêver d'avoir.

Pas parce que nous étions riches, non, mais parce que leur amour rendait tout riche.

J'ai eu des vêtements neufs, une chambre soignée, des goûters préparés avec amour.

Mais surtout, j'ai eu la certitude d'être aimée, profondément, sans condition.

Surprotégée, oui.

Choyée, sans aucun doute.

Je crois que, quelque part, ils voulaient me donner à moi tout ce qu'ils n'avaient pas pu donner aux deux premiers, parce que la vie, entre-temps, leur avait un peu souri.

Je n'ai manqué de rien.

Et c'est peut-être justement là que commence mon histoire : celle d'une enfant comblée, mais qui, en grandissant, a découvert qu'avoir tout ne suffisait pas toujours pour se sentir à sa place.

Chapitre 1 – Les bras de mes parents

Je suis née dans une maison simple, mais pleine de rires et de vie.

Une maison où tout semblait respirer la chaleur, même en hiver.

Où l'odeur du café se mélangeait à celle du repas du soir, où ma mère chantonait pendant qu'elle rangeait, et où mon père rentrait fatigué, mais toujours souriant.

Mes parents étaient arrivés en France en 1974, avec leurs valises cabossées et leurs rêves bien pliés à l'intérieur.

Moi, je suis née un an plus tard, en 1975. Leur premier enfant né ici, sur cette terre étrangère qu'ils apprenaient encore à apprivoiser.

Je suis un peu le symbole de leur nouveau départ, celle qui est née entre deux pays, deux vies, deux espoirs.

Ils ne parlaient pas beaucoup de ce qu'ils avaient laissé là-bas ; ils préféraient parler de ce qu'ils voulaient construire ici.

Une vie stable. Une maison à eux. Une école pour leurs enfants. Et surtout, la dignité.

Ma mère travaillait comme femme de ménage, mais elle n'était pas « femme de ménage » au sens où on l'imagine souvent.

Elle gérât son travail avec rigueur, comme une vraie patronne de son petit monde.

Elle partait toujours bien habillée, le regard fier, et tenait à ce que tout soit fait parfaitement.

C'était une femme exigeante, organisée, élégante, une de celles qu'on remarque sans qu'elles aient besoin de parler fort.

Elle incarnait la force tranquille, celle qu'on ne montre pas mais qu'on ressent.

Mon père, lui, était maçon.

C'était un homme droit, toujours propre malgré la fatigue, jamais négligé.

Il ne fumait pas, ne buvait pas, ne se plaignait pas.

Le soir, il rentrait avec son odeur à lui, un mélange de ciment, de soleil et de savon, et une fierté silencieuse dans le regard : celle d'un homme qui bâtit de ses mains sans jamais perdre sa douceur.

Pour moi, sa présence, c'était la sécurité.

Rien de plus, rien de moins. J'étais leur petite dernière.

Et dans cette maison où tout le monde travaillait dur, j'étais celle qu'on voulait préserver de tout.

Mon frère, déjà grand, me portait sur ses épaules comme une princesse, me traînait partout avec lui ; ma sœur me coiffait, m'habillait, j'étais à la fois leur poupée et leur fierté.

Je ne me souviens pas d'avoir manqué de quoi que ce soit.

Nos meubles n'étaient pas luxueux, mais il y avait toujours une attention, un soin.

Les rideaux étaient tirés droit, les nappes impeccables, les murs propres.

Et surtout, il y avait des plantes vertes partout.

De vraies plantes, que ma mère bichonnait comme des bijoux.

Elles donnaient vie à la maison, un peu comme elle, finalement.

Et puis, il y avait la musique.

Toujours un fond de radio portugaise, une voix qui parlait un peu trop vite pour moi, des chansons tristes et joyeuses à la fois.

C'était le lien invisible avec nos racines.

Je ne comprenais pas encore tout ce que cela signifiait, mais je sentais que ça comptait, que c'était une part de nous qu'on ne devait pas perdre. Je vivais dans les bras de mes parents, littéralement.

Toujours portée, embrassée, rassurée.

Quand j'avais peur, ma mère me serrait contre elle, et son parfum me calmait immédiatement. Quand je tombais, mon père me disait :

« Levanta-te, filha, a vida é assim. »

(Relève-toi, ma fille, la vie est comme ça.)

Je croyais que tout le monde vivait comme nous.

Que toutes les familles s'aimaient ainsi, avec simplicité et pudeur.

Mais plus tard, j'ai compris que cette richesse-là, invisible et précieuse, était un trésor rare : celui d'avoir grandi entourée d'amour, même quand la vie n'avait pas beaucoup à offrir.